
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138 et 139)

IV

La colonne Archinard dirigée de Serguin sur Bokhari pour y prendre un convoi de vivres. — Les convois et les moyens de transport. — Les colonnes Jusuf et Liébert se dirigent sur El-Beïdha. — Elles abandonnent la direction d'El-Beïdha pour prendre celle de Zenina. — Les populations rebelles ont décampé et se sont portées dans la direction de Tadjmout. — Le maréchal de Mac-Mahon est nommé gouverneur général de l'Algérie en remplacement du maréchal Pelissier. — Sa proclamation aux Indigènes arabes et kabiles. — La colonne Jusuf se dirige sur Tadjmout, où l'attend, prétend-on, le marabout pour engager le combat. — Le général Jusuf porte sa colonne sous Laghouath pour s'y ravitailler. — Une colonne légère revient sur Tadjmout, où a reparu le marabout. — Escarmouche entre les goums de la colonne et les rebelles. — La colonne reprend son camp sous Laghouath. — Le général Jusuf

Revue africaine, 24^e année. N^o 140 (MARS 1880). 6

se porte sur Djelfa. — La colonne Liébert est chargée de l'évacuation du dépôt de Dar-Djelloul. — Arrivée à Djelfa du convoi escorté par la colonne Archinard. — Troubles dans le Zouar'a (province de Constantine). — Arrestation des meneurs. — Combat chez les Arbâoun. — Défection des tribus du nord de la subdivision d'Aumale et du cercle de Bou-Sâada. — Ces tribus sont battues à Tniyet-er-Rih et sur l'ouad Dermel. — Elles se réfugient dans le Djebel-Es-Sahri et dans les montagnes au sud du Zar'ez oriental.

Disséminés dans le sud des provinces d'Alger et d'Oran, et changeant fréquemment de campements, les rebelles étaient devenus presque introuvables, et l'on n'en avait guère de nouvelles que lorsqu'ils apparaissaient en rôdeurs autour des colonnes. Il était donc devenu très difficile de se procurer des renseignements exacts sur les positions qu'ils occupaient. Quant à leurs projets, ils n'en faisaient jamais à longue échéance, et chaque jour, pour ainsi dire, amenait le sien.

L'intention du marabout — il ne pouvait en avoir d'autre — était de fatiguer nos colonnes, de les harasser, de les harceler sans cesse, de leur enlever tout repos, de profiter de toutes nos fautes, de toutes nos imprudences ; il espérait ainsi voir fondre et diminuer nos forces peu à peu par l'effet des marches, des privations, et sous l'influence d'une température énervante, des plus débilitantes, et, en fin de compte, nous lasser, nous dégoûter, nous rendre le Sahara inhabitable, et nous décider à l'évacuer ou à le lui donner en apanage, ou tout au moins à lui faire une grande situation dans le Sud des provinces d'Oran et d'Alger. C'était évidemment là une ambition exagérée, car enfin les tribus qu'il avait entraînées dans la défection ne pouvaient se contenter longtemps de l'existence qu'il leur faisait ; elles nous reviendraient infailliblement, parce qu'elles ne tenaient nullement à échanger la région des fourrages et des belles eaux contre celle des sables, de l'aridité et des eaux salées. Seulement, quand elles viendront nous demander notre pardon, elles auront été visitées par la misère, qui leur aura enlevé leurs biens et leurs troupeaux ; un grand nombre des leurs auront succombé, les guerriers par l'effet de notre feu, les vieillards et les enfants par celui des fatigues et des marches incessantes pour échapper à

notre poursuite. Voilà ce que ces imprudentes tribus auront gagné à suivre le drapeau d'un ambitieux qui, certainement, n'a rien de commun avec le *Moula Sâa* qu'elles attendent, et elles ne peuvent tarder à s'en apercevoir, ce qui ne les empêchera pas de se laisser prendre plus d'une fois encore à cet espoir toujours déçu et cependant toujours renaissant, mirage trompeur comme celui de leur Sahra, et qui, fatalement, doit les conduire à la ruine et à la mort, à moins qu'elles ne prennent le parti désespéré d'échapper aux termes de ce dilemme, en abandonnant leurs territoires pour se retirer dans les pays de l'Islam qui sont à l'est et à l'ouest de nos possessions algériennes.

Quoi qu'il en soit, on ne pouvait tarder à avoir des nouvelles de l'ennemi, lequel n'avait pu prendre que la direction du Sud; et en suivant les lignes d'eaux de cette région ou en y poussant des reconnaissances, on ne pouvait manquer de retrouver les traces des rebelles.

C'est dans ce but que le général Jusuf se décide à se porter en avant et à s'avancer dans le sud jusqu'à El-Beïdha, à la pointe nord du Djebel-El-Eumour, avec sa colonne et celle du général Liébert. Les approvisionnements de Dar-Djelloul permettaient aux deux colonnes de visiter ce point et de revenir sur leurs pas sans inconvénients. Pendant ce temps, la colonne Archinard devait aller chercher un fort convoi de vivres à Bokhari, et l'amener à Serguin pour le retour sur cette position des colonnes Jusuf et Liébert.

La colonne Archinard laissera, sur son effectif, 250 hommes du 77^e d'infanterie à Serguin pour la garde du biscuit-ville de Dar-Djelloul; la colonne Jusuf y ajoutera ses malingres, de façon à laisser à cet établissement une force suffisante pour sa défense. Le commandant de la division d'Alger emmènera avec lui toute la cavalerie, laquelle se compose de six escadrons, dont il donne le commandement au colonel Margueritte, du 1^{er} de Chasseurs d'Afrique.

La colonne Jusuf sera forte alors de 2,800 hommes et de 730 chevaux et mulets.

Les Zouaves du 1^{er} régiment sont formés en deux bataillons, combinaison qui donne au commandant de la colonne quatre ba-

taillons d'infanterie, nombre favorable pour marcher et camper en carré.

La colonne Liébert est forte de 1,760 hommes, 250 chevaux et 146 mulets. Elle se compose de : deux bataillons d'infanterie (42^e et 87^e régiment), deux escadrons de cavalerie (1^{er} de Chasseurs d'Afrique et 1^{er} de Spahis), une section de montagne et les services accessoires.

Bien que sous le commandement général du commandant de la Division, les deux colonnes conserveront néanmoins leur autonomie. Cette disposition leur donnera plus de mobilité, et permettra, au besoin, de faire un détachement constitué pouvant opérer seul.

La colonne Archinard quittait Serguin le 15 septembre au matin, et se dirigeait sur Bokhari pour y prendre un convoi de vivres à destination du biscuit-ville de Dar-Djelloul.

Cette colonne va commencer cette série de convois légendaires qui sont restés, dans le Sahara, comme des modèles du genre. En effet, c'est au milieu de difficultés inouïes que se sont accomplies ces gigantesques entreprises, lesquelles exigeaient, de la part des troupes qui en étaient chargées, un grand courage, un moral solide, une patience indémontable, une abnégation entière ; car cette mission n'avait rien de brillant, et n'était point de celles qui conviennent à notre tempérament. A défaut d'animaux de transport, — les tribus défectionnaires avaient emmené les leurs, — il fallut louer dans le commerce des véhicules de toutes les espèces, de tous les modèles, charrettes, prolonges, fourragères, jardinières, et il s'agissait de faire parcourir à ces moyens d'une perfection douteuse un pays sans routes, hérissé de dunes de sable irrésistantes, ou creusé de ravines ou de gerçures taillées à pic, ou bien embroussaillé de buissons et d'arbustes épineux ; aussi, à chaque pas, l'escorte doit-elle s'arrêter pour laisser à la pioche le temps de faire son œuvre soit pour combler une excavation, soit pour aplanir un obstacle, et ces temps d'arrêt de tous les instants se font sous les ardeurs d'un soleil de feu, et en présence d'une nuée de rôdeurs guettant les traînants pour en faire leur proie, et les débarrasser de leurs têtes. Et à cette allure, pendant l'été,

par suite des détours incessants, il faudra une journée de douze ou quatorze heures pour franchir la distance entre deux bivouacs, c'est-à-dire pour exécuter une marche de sept à huit lieues. Puis, plus tard, lorsque arrivera la saison des pluies, c'est quinze jours qu'il faudra au général Ducrot pour faire franchir cinq étapes à son convoi de voitures, c'est-à-dire pour se rendre de Bokhari à Djelfa.

Dès que la colonne Archinard fut en route, le commandant Charles, du 77^e d'infanterie, laissé avec deux de ses compagnies à la garde de Dar-Djelloul, employa son monde à la construction d'une redoute en maçonnerie sur un petit plateau portant le ksar ruiné d'Aïn-el-Khadhra.

Les colonnes Jusuf et Liébert se mettent en marche, le 15 septembre, dans la direction d'El-Beïdha et en passant par Thaguin. Les *chouaf* et les coureurs des rebelles rôdent autour des colonnes et les surveillent; mais toutes les recommandations ont été faites: on marchera aussi serré que possible; d'ailleurs, l'ordre en carré, qui, entre autres avantages, fait d'une colonne un ensemble compact et sans profondeur, parfaitement dans la main de son chef, permet de se passer de ces grosses arrières-gardes qui, le plus souvent, n'arrivent au bivouac qu'à la nuit. La cavalerie marche sur l'un des flancs, celui qui est menacé; le goum éclaire la marche au loin, en avant.

Les deux colonnes dressent leurs tentes à El-Maïa, au nord de Thaguin.

Le 16, elles campent sur les puits d'El-Djelila.

De ce point, le général Jusuf envoie des éclaireurs dans toutes les directions pour avoir des nouvelles de l'ennemi; les rapports de ses *chouaf* lui donnent la presque certitude que le marabout Mohammed-ould-Hamza, avec une partie de ses contingents, a gagné Aflou, ksar ruiné du Djebel-El-Eumour, pays dont la défection est complète. Les rebelles du cercle de Boghar sont dans les parages de Zenina, dont la population défend, dit-on, contre eux le ksar de ce nom. Quant aux Oulad-Naïl, ils tiennent encore pour nous; mais leur fidélité est de plus en plus chancelante.

Le général Jusuf pense qu'il ne serait pas sans intérêt de débloquer Zenina, et songe un instant à organiser une colonne

légère qui, par une marche de nuit, pourrait tomber sur les populations insurgées qui ont leurs campements autour de ce ksar.

Le général Jusuf savait mieux que personne combien il est difficile de surprendre les Arabes, lesquels s'éclairent à merveille, et savent toujours où sont nos colonnes. Mais il espérait qu'embarrassés de leurs familles, de leurs biens, de leurs troupeaux, toutes choses qui les alourdissaient énormément, il ne lui serait pas impossible, après avoir battu les contingents qui les défendent, de faire du butin sur ces transfuges, et de châtier ainsi leur défection. Ce genre d'opérations n'a chance de réussir que par l'emploi de moyens indigènes soutenus d'assez près par nos troupes. En un mot, pour faire la guerre avec quelque succès dans le Sahara, il faut opposer aux Nomades les Nomades eux-mêmes. Malheureusement, les quelques hommes de goum qui marchaient avec nous appartenaient aux tribus du Tell, et il est incontestable qu'ils n'ont point la valeur des cavaliers du Sud ; en outre, ils ne possèdent point une connaissance suffisante des régions qu'habitent ces derniers.

Quoi qu'il en soit, le général Jusuf abandonne, le 17, la direction d'El-Beïdha pour prendre celle de Zenina. Les deux colonnes s'ébranlent à trois heures du matin ; mais leur marche est ralentie par un obstacle sur lequel on n'avait pas compté : la Dhayet-er-Radjelan a été submergée par une récente pluie d'orage, et présente, sur une largeur de 800 mètres, une couche de vase épaisse, grasse et gluante, que les colonnes ont toutes les peines du monde à traverser. Cet obstacle fatigue tellement les troupes et les animaux de transport, que le général Jusuf se voit dans la nécessité de poser son camp à El-Guelouach, c'est-à-dire à près de trois lieues en-deçà de Zenina, où il avait, nous l'avons dit, projeté de camper.

Ce fâcheux retard eut pour conséquence de donner le temps aux populations rebelles qui campaient autour de Zenina de mettre entre elles et la colonne une distance suffisante pour qu'elles n'aient plus à craindre d'en être atteintes, de quelque temps du moins.

Le lendemain, 18, la colonne Jusuf arrivait devant le ksar de Zenina ; mais les contingents insurgés ne l'y avaient pas attendue.

Le général eut un instant l'intention de lancer une colonne légère aux trousses des rebelles ; mais il y renonça lorsqu'il eut appris, par ses limiers, que les dernières tribus étaient déjà à deux journées de marche de Zenina ; du reste, il devenait d'autant plus difficile au général de se faire éclairer, que quelques-uns des *chouaf* qu'il avait jetés sur leurs traces avaient été reconnus et pendus par les insoumis ; ces exécutions sommaires n'étaient point de nature, en effet, à exalter le zèle des éclaireurs ; aussi, leur enthousiasme et leur intrépidité en furent-ils sensiblement refroidis.

La masse des tribus révoltées avait marché toute la nuit et toute la journée précédente dans la direction de Tadjmout, jalonnant la route de ses troupeaux décimés par la soif et la fatigue, et dont, les jours suivants, la colonne rencontra de nombreux débris.

Le général Jusuf, qui, depuis vingt ans, faisait la guerre aux Sahriens, et qui connaissait aussi bien ses adversaires que la région qu'ils habitent, avait compris de suite que la tactique du marabouth était de faire toujours le vide devant lui, et d'arriver ainsi, si le général tombait dans l'erreur de le poursuivre, à éreinter ses troupes et à les mettre sur les dents, résultat qui, la saison aidant, n'eût pas été bien long à se produire. Mais le général savait parfaitement qu'il y aurait folie, à une colonne composée exclusivement d'éléments français, à se lancer à la poursuite — nous ne dirons pas des contingents arabes — mais même des populations indigènes, tout embarrassées qu'elles pussent être de femmes, d'enfants, de vieillards et de troupeaux. On ne peut, en effet, arrêter et traquer avec quelque succès ces émigrations des Sahriens que par des moyens identiques aux leurs, c'est-à-dire par des goums appartenant aux tribus du Sud, et encore faut-il qu'ils soient soutenus ou appuyés à distance par des colonnes légères extrêmement mobiles. Aucun avantage sérieux n'a été obtenu et ne s'obtiendra autrement.

Dans le cas dont nous nous occupons, il y avait deux manières d'opérer : la première était, après avoir ravitaillé largement les postes de Djelfa et de Laghouath, dans la province d'Alger, de faire rétrograder les colonnes sur les postes de la ligne de cein-

ture du Tell, et d'en défendre l'accès au marabout, ce qui ne présentait aucune difficulté, eu égard surtout à la répugnance qu'éprouvent les Sahriens à s'engager dans les montagnes de cette région. Cela valait infiniment mieux que de s'agiter péniblement dans le vide, d'exténuer ainsi nos hommes et nos chevaux, et de se livrer à de coûteux et fatigants ravitaillements, devenus d'autant plus difficiles que, nous le répétons, les tribus qui nous fournissaient habituellement nos moyens de transport et leur réquisition, avaient fait défection et étaient passées au marabout. Nous laissions ainsi les rebelles épuiser leurs approvisionnements — ce qui ne pouvait être bien long, car il ne restait plus beaucoup de silos à vider entre le Tell et Laghouath, — et leurs troupeaux mourir de soif sur les r'dir desséchés du Sahara. La misère obligeait infailliblement ces populations à nous demander l'aman au bout de deux ou trois mois, et ce résultat eût été obtenu sans dépenses, sans fatigues pour nos colonnes, et sans coup férir.

Le second moyen consistait à échelonner de petites colonnes mobiles solidement et légèrement constituées entre le Tell et les postes avancés du Sahara, afin de fermer cette région aux rebelles qui l'avaient abandonnée, et en dehors de laquelle leur manquent les moyens d'existence aussi bien pour eux que pour leurs troupeaux. Ces colonnes auraient eu pour mission de rechercher les silos des tribus défectionnaires et d'achever de les vider, d'enlever le boire et le manger à leurs chevaux et à leurs troupeaux en s'installant sur les eaux principales et sur les pâturages, et, en changeant fréquemment de bivouac, de ne leur laisser aucun repos en les refoulant de source en source, de r'dir en r'dir, de les menacer incessamment par des mouvements combinés; de leur rendre enfin, à force de chicane, toute la région des Hauts-Plateaux impraticable, et de les maintenir ainsi dans les sables qui sont au sud de Laghouath et de Géryville. Et il est d'autant plus facile d'opérer ainsi aujourd'hui, que nous connaissons aussi bien que les Nomades les lignes d'eau qui sillonnent notre Sahara, et qui sont les routes obligées de cette région.

Cette seconde façon de traiter les populations rebelles présentait cet avantage de les amener plus promptement à composition

et de mieux répondre aux besoins du tempérament français, lequel s'accommode volontiers de la fatigue et de la misère, pourvu qu'il y ait de la poudre, et quelque gloire au bout.

Manquant, par suite de la défection des tribus des Hauts-Plateaux, des moyens indigènes permettant l'emploi de cette seconde manière, et n'ayant à sa disposition qu'un goum insuffisant et d'une fidélité douteuse, le général Jusuf renonce — pour le moment, du moins, — à atteindre l'ennemi. Il est une considération qui le préoccupe davantage : c'est l'attitude des Oulad-Naïl. Aussi le général se propose-t-il de se porter sans retard au milieu de ces tribus dont la fidélité est plus que chancelante. Le bach-agma de cet important groupe de tribus, Sid Cherif-ben-El-Ahrech, est dans le camp du général ; il vient lui exprimer, accompagné de quelques-uns de ses kaïds, tout son dévouement à notre cause ; mais son langage est plein de réticences ; ils laissent deviner, lui et les siens, bien qu'ils s'efforcent de montrer une assurance qui n'est que sur leurs lèvres, que leurs tribus ne leur inspirent qu'une confiance médiocre, et qu'elles ne tarderont pas à leur glisser entre les mains.

Le général Jusuf pense que sa présence au milieu de ces populations pourra les raffermir dans le devoir, et retarder le mouvement d'émigration qu'elles paraissent avoir résolu. Le danger est surtout dans la proximité des rebelles, et dans l'influence que peuvent exercer sur les Oulad-Naïl les émissaires du marabout, lesquels font une propagande des plus actives au milieu de populations qui ne sont que trop disposées à se laisser entraîner.

Le général Jusuf avait donc résolu de se diriger lentement sur Djelfa, c'est-à-dire en passant par Charef, afin de ne pas trop s'éloigner des parages occupés par les rebelles, et de pouvoir, si la fortune lui en fournissait l'occasion, tenter sur eux quelque entreprise. Mais des renseignements qui lui parviennent à Zenina, où il fait séjour, dans la nuit du 19 au 20 septembre, le décident à modifier ses projets, à laisser de côté, pour le moment, Djelfa et les Oulad-Naïl, et à prendre une autre direction.

Nous dirons plus loin les causes de cette modification au plan qu'avait arrêté le général.

Le maréchal de Mac-Mahon, nommé gouverneur général de l'Algérie par décret du 1^{er} septembre, débarquait à Alger le 19 du même mois ; il remplace le maréchal Pelissier, décédé le 22 mai dernier. En prenant possession de son gouvernement, le nouveau Gouverneur adressait aux populations européennes et indigènes une proclamation dans laquelle il disait :

« Indigènes Arabes et Kabils : je ne suis pas un étranger pour vous ; vous me connaissez depuis longtemps ; vous savez que j'ai toujours été bienveillant pour les hommes qui cherchent le bien, ferme et sévère pour les auteurs de désordre. Dans tous les rapports que j'ai eus avec vous, j'ai toujours cherché à suivre l'inspiration de l'équité et de la justice. Vous me retrouverez toujours le même à votre égard.

« Quelques tribus, égarées par les conseils perfides de quelques hommes ambitieux, ont prêté l'oreille à l'esprit du mal et de la révolte. Elles n'ont pourtant aucun motif sérieux de plainte contre le gouvernement français, qui respecte leur religion, et qui, sous l'inspiration de leur générosité et de la haute justice de l'Empereur, a consacré, d'une manière irrévocable, *le droit des indigènes à la propriété de leur territoire*. Comment a-t-on pu abuser de leur crédulité au point de leur faire espérer qu'ils pourraient résister à la France ? Ceux de leurs frères qui ont combattu avec nous en Crimée, en Italie, au Mexique, ne leur ont-ils pas dit ce qu'était la France, quels étaient sa puissance et le prestige de ses armes partout où ses soldats se sont montrés ? Ne leur ont-ils pas dit que, sur un signe de l'Empereur, la France peut réunir 800,000 soldats prêts à venger les actes de trahison envers elle ?

« Les tribus n'auront à s'en prendre qu'à elles du châtimeut qui va les atteindre, si elles persistent plus longtemps dans leur aveuglement. »

L'intention de cette proclamation n'était pas mauvaise certainement ; mais son rédacteur paraissait peu au courant des choses de l'Algérie. En effet, c'est aux indigènes du Tell — qui ne sont pas en cause — qu'il semble s'adresser, tandis que ce

sont ceux du Sahara qui sont en insurrection. Qu'importe aux Nomades la consécration irrévocable de leur droit à la propriété de leurs territoires? Cela leur est bien égal à eux qui n'ont que des terrains de parcours dont la colonisation n'a que faire, et qu'elle ne convoite pas. De même lorsque, pour frapper leur imagination, et leur donner une idée de la puissance de la France, on leur demande si leurs frères qui ont combattu avec nous en Crimée, en Italie, au Mexique, ne leur ont pas dit ce qu'était notre pays, on oublie que ce n'est pas dans le Sahara que se recrutent nos régiments de Tirailleurs, les seuls, parmi les corps indigènes, qui aient fait la guerre dont on parle ici. De sorte que les cavaliers des tribus du Sud pouvaient très bien n'avoir aucune idée de cette puissance qu'ils n'ont point été à même de constater. Ce que les rebelles n'ignoraient pas, c'est que la France ne manque pas de soldats; mais ils savaient cela lorsque Sid Sliman-ould-Hamza leva l'étendard de la révolte, et ce détail ne les a pourtant pas arrêtés, et il devait en être ainsi; car, pour les Arabes-Algériens, le nombre ne fait absolument rien à l'affaire, attendu que, lorsque le Dieu unique le jugera à propos, il nous fera repasser la mer, ou nous anéantira sans s'inquiéter le moins du monde si nous sommes 800,000 ou plus.

Quant au châtimeut terrible dont on menace les révoltés, et qui va les atteindre s'ils persistent dans leur aveuglement, nous savions bien que nous n'étions point en état de le leur infliger par l'effet de nos armes, et que nous serions bien heureux de leur accorder notre pardon lorsque la faim et la soif les obligeraient à venir nous le demander.

En définitive, cette proclamation — qui, fort probablement, ne parvint pas à ceux qu'elle visait — ne modifia nullement la situation, et l'insurrection suivait son cours comme si de rien n'était; l'apparition de ce document sembla même marquer une nouvelle période d'intensité; en effet, au lieu d'amener les rebelles à résipiscence, nous verrons plus loin qu'il aura eu ce résultat de les rendre plus arrogants, plus téméraires, plus fanatiques, et de gagner à leur cause toutes les tribus des Oulad-Naïl.

Mais revenons à Zenina.

Dans la nuit du 19 au 20 septembre, le bruit courut dans le camp, et il parvint aux oreilles du général Jusuf, que, si les rebelles s'étaient retirés avec tant de précipitation devant lui, c'est que l'intention de Sid El-Ala était de choisir son heure et son champ de bataille. On ajoutait que ce dernier avait appelé à lui son neveu le marabouth, qui était alors à Aflou, et que celui-ci se portait en toute hâte sur Tadjmout avec l'intention d'y attaquer le général Jusuf s'il osait paraître sur ce point.

Ces bruits n'étaient pas absolument dénués de fondement; le marabouth arrivait, en effet, et ralliait son oncle Sid El-Ala; mais on lui faisait réellement trop d'honneur en lui supposant l'intention de combattre le général. Malgré son audace, Sid El-Ala était trop prudent pour s'attaquer à un homme qui n'en était plus à ses débuts dans les opérations militaires ayant le Sahara pour théâtre; il n'ignorait pas — car le nom de Jusuf était légendaire dans toute l'Algérie depuis vingt-cinq ans — que le *djeninar Ioucef*, malgré la fougue et l'audacieuse témérité dont il avait donné tant de preuves depuis trente-quatre ans qu'il servait la France, n'était pas de ces inhabiles conducteurs d'hommes donnant étourdiment dans tous les pièges qui leur sont tendus, et qui se font battre par un ennemi mal armé, point du tout organisé, dépourvu de toute science militaire, et dont toute la tactique réside dans le désordre et dans une fuite opportune.

La cause déterminante de l'appel pressant fait au jeune marabouth par Sid El-Ala ne résidait certainement point, nous le répétons, dans l'intention de ce dernier de se rencontrer avec le général Jusuf; elle était uniquement dans la crainte de le voir tomber sur les populations qu'il avait entraînés dans la révolte, et qui allaient infailliblement être rejetées dans une région des plus pauvres en eaux, et des plus mal pourvues en plantes fourragères du Sud. C'était donc, ainsi que nous le verrons plus loin, pour la protection des tribus insoumises que Sid El-Ala avait réuni les contingents des rebelles aux environs de Tadjmout, et pour chercher à les maintenir le plus longtemps possible sur les pâturages de la zone arrosée par les eaux qui descendent du Djebel-El-Eumour.

Le général Jusuf n'ignorait pas cela, et il savait parfaitement à

quoi s'en tenir relativement aux prétendues provocations de Sid El-Ala. Quoi qu'il en soit, et pour que sa colonne qui, déjà fatiguée de piétiner péniblement dans la halfa, désirait ardemment les compensations du combat, fût elle-même bien convaincue qu'il n'était point dans les projets du marabout d'attaquer la colonne, le général Jusuf, bien que sa présence fût des plus utiles au milieu des Oulad-Nail, changea néanmoins sa direction, et, pour épargner à Sid Mohammed-ould-Hamza la moitié du chemin, il marcha directement sur Tadjmout, où l'on prétendait que ce chef des rebelles voulait lui livrer bataille.

La colonne Jusuf quittait Zenina le 20 septembre et allait bivouaquer à Mr'irès.

Le 21, elle venait coucher à El-Hadjeb, bivouac situé à quelques kilomètres de Tadjmout, sans avoir rencontré autre chose sur sa route que les traces toutes fraîches de nombreux troupeaux ayant suivi récemment la même direction.

Une démonstration avait été faite par les rebelles sur Tadjmout; mais, à l'exemple de Zenina, ce ksar avait résisté et s'était défendu. Quant à l'ennemi, au lieu d'attendre la colonne, ainsi qu'on s'était efforcé de lui en prêter l'intention, il avait complètement disparu de ces parages par les routes du Sud, et en prenant comme direction principale celle d'Aïn-Madhi. L'approche de la colonne Jusuf avait suffi pour déterminer cette retraite.

La colonne alla camper, le 22, sous Tadjmout.

Le général — et nous en avons dit la raison plus haut — ne pouvait songer à poursuivre le marabout; la situation de ses approvisionnements ne lui permettait pas, d'ailleurs, de s'enfoncer davantage dans le Sud. Cependant, pour donner toutes facilités à Sid El-Ala d'exécuter son projet d'attaque, le général manœuvra pendant deux jours autour de Tadjmout; le 23, il prenait son bivouac sur l'ouad Mzi, à 4 kilomètres du ksar aux abords duquel le chef des rebelles devait engager la lutte; mais ce dernier n'ayant point reparu, le général se décida à se porter sur Laghouath, dans le but d'y prendre les vivres qui lui étaient nécessaires pour se rendre au-devant du convoi que le colonel Archinard amenait à Djelfa. Le général arrivait à Laghouath le 24, et y faisait séjour le 25.

Mais ayant appris, dans la journée, par ses éclaireurs, que Sid Mohammed avait reparu à Tadjmout et qu'il l'y attendait, le général organise sans retard une colonne légère, dans la composition de laquelle il entre un bataillon de marche formé de trois compagnies de Zouaves et de pareil nombre de compagnies de Tirailleurs, et il remet de nouveau le cap, le 26, sur ce ksar. Vers deux heures, un millier de cavaliers arabes, qui, depuis quelque temps déjà, suivent ou longent la colonne, se tenant toutefois hors de portée, semblent épier le moment opportun pour tenter quelque entreprise sur le convoi ; ils entament le feu, mais de trop loin pour qu'il soit dangereux. Le général ordonne à ses goums d'escarmoucher avec eux pour les attirer plus à sa portée ; mais après une heure de cette tirailerie inoffensive, les rebelles disparaissent et le pays est vide de nouveau.

La colonne légère campe à Recheg, sur l'ouad Mzi, où elle séjourne le 27.

Le lendemain, 28, elle reprenait son camp sous Laghouath.

Cette nouvelle tentative du chef des rebelles démontrait suffisamment qu'il n'avait d'autre intention que celle de couvrir les tribus insoumises qui marchaient avec lui et qu'il sentait menacées, ou bien encore de décider le général à lancer sa cavalerie régulière à sa poursuite. Il est clair que, si la volonté de Sid Mohammed eût été réellement d'engager une action sérieuse, il eût poussé la démonstration plus à fond ; mais, nous le répétons, il ne pouvait avoir l'outrecuidance de se croire de force à *manger* une colonne française commandée par le général Jusuf, lequel n'était point assez naïf pour *s'emballer* à la poursuite des cavaliers de son commandement qui avaient fait défection. Si le goum qu'il avait amené du Tell eût été assez nombreux pour être opposé avec quelque chance de succès à la cavalerie du marabout, il est probable qu'il n'eût pas hésité à le lancer, appuyé par une colonne légère, sur celle des rebelles, ne fût-ce que pour le compromettre davantage vis-à-vis d'eux. Mais le général ne disposait guère que de 2 ou 300 cavaliers qui, à ce moment de la période insurrectionnelle, manquaient tout à fait de zèle pour notre cause, et dont le contact avec les insurgés n'était point sans danger pour leur fidélité, et puis, disons-le, le Sahara ne valait rien

pour ces nostalgiques du Tell, lesquels y avaient laissé leurs familles et leurs biens sans savoir quand ils verraient la fin de cette campagne qui, pour eux, était dénuée de toute espèce d'intérêt.

Mais, nous le répétons, Sid Mohammed n'était pas du tout tenté de s'attaquer à la colonne Jusuf. Comme son frère, Sid Sliman, le jeune marabout préférait des entreprises moins dangereuses et surtout moins aventureuses, des affaires comme celle d'Aouinet-Bou-Bekr, par exemple : il est vrai qu'on ne retrouve pas souvent de pareilles aubaines. Dans tous les cas, la colonne pouvait avoir toute confiance en son général ; car la brillante réputation du héros légendaire de la Kasba de Bône, de la prise de la Zmala de l'Émir, et de mille autres actions de guerre des plus chevaleresquement audacieuses, devait l'élever au-dessus de tout soupçon de prudence exagérée. Et le rappel de la merveilleuse valeur du général Jusuf — nous avons le regret de le dire — n'est pas ici hors de propos ; car, en insistant sur ce point, nous allons au-devant de l'inconcevable reproche que quelques mauvais esprits n'avaient pas craint de lancer déloyalement dans la circulation, celui d'avoir volontairement laissé échapper l'occasion de battre le marabout, lequel lui avait offert le combat. Encore un peu, et l'on aurait insinué — et nous ne jurerions pas que ce n'eût été fait — que le général avait eu peur et de qui, grand Dieu ?... des Arabes !... Quelle pitié !... *Jusuf et peur* — et on le savait bien — sont certainement deux mots qui hurlent de se trouver accouplés, et il ne nous serait jamais venu à l'idée que, voulant diffamer le général, on irait choisir dans l'arsenal des calomnies celle d'être accessible à la crainte.

Nous comprenons jusqu'à un certain point — pour l'avoir éprouvé nous-même — que les agaçantes, énervantes, irritantes marches et contre-marches sous un soleil torride et par une température de bouche de four, et cela sans les dédommagements du combat, ait fini par donner sur les nerfs à certains officiers de la colonne, et par leur oblitérer le sens commun à ce point de leur faire attribuer à la peur ce qui, de la part du général, n'était que de la sagesse et de la sollicitude pour ses troupes ; mais ce

que nous comprenons moins, c'est la persistance de cette calomnie, et surtout l'accueil qui lui fut fait en haut lieu, ainsi que nous le verrons plus tard,

Nous ajouterons que, si le commandant de la colonne d'Alger avait paru, dans le principe, vouloir poursuivre, avec son infanterie, l'insaisissable marabout, ce n'était certes point parce qu'il avait l'espoir de l'atteindre; non, mais il savait d'expérience que l'immobilité tue les colonnes françaises beaucoup plus vite et plus sûrement que les balles de l'ennemi. Aussi, se mouvait-il sur une ligne circulaire passant par les points de Charef, Zenina, Tadjmout, Laghouath et Djelfa, sans autre résultat, d'ailleurs, que de maintenir les Oulad-Naïl, et de tracasser et harceler les populations insurgées qui buvaient sur les eaux de ces parages, et qui, naturellement, reprenaient leurs campements dès que le général les avait dépassées. Il ne se faisait point cette illusion de croire que c'était là une besogne bien efficace et bien décisive; mais, nous le répétons, il voulait donner une sorte de satisfaction à ses troupes, et sacrifiant ainsi à ce préjugé algérien qui établit en principe qu'on ne peut se dispenser, sans se déshonorer, de poursuivre un ennemi qui est à votre portée, quelles que fussent être d'ailleurs les conséquences de cette manœuvre, et quand bien même on serait certain d'arriver sans coup férir — avec quelque patience — au résultat cherché, celui d'amener cet ennemi à composition.

Mais il a toujours été de bon goût, en Algérie, de prendre parti pour les commandants de colonnes battus mais brillants, contre ceux qui se contentaient de vaincre sans combattre. Que n'a-t-on pas dit de nos très remarquables et très habiles généraux des dernières années de la lutte avec l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader, de ceux qui faisaient la guerre avec les jambes de leurs soldats, et qui se montraient, ainsi que le dit Saint-Simon à propos de Vauban, « les plus avarés ménagers de la vie de leurs hommes »? A-t-on suffisamment prétendu que, s'ils ne prenaient pas Abd-el-Kader, c'est qu'ils ne voulaient pas le prendre! A force de l'entendre répéter, les vaudevillistes avaient fini, comme tout le monde, par en être convaincus, et à ce point d'introduire cette facétie — qui eut un succès fou — dans une farce des *Variétés*

ou d'ailleurs ; et l'honnête raison dont on arguait pour justifier cette trahison des intérêts français en Algérie, était — on le croyait alors — que la prise de l'émir aurait mis fin à la guerre dans nos possessions de l'Afrique septentrionale, et la paix c'était la mort de l'avancement et des autres récompenses dans l'armée d'Algérie.

Il faut bien qu'on le sache, on ne prend pas un chef arabe ; il se rend à son heure, — s'il y trouve son intérêt, — lorsqu'il en a assez. Quand il n'a pas confiance en nous, et lorsqu'il croit qu'il ne nous a pas suffisamment combattus pour que nous lui fassions des rentes, il s'échappe, et s'en va attendre chez nos voisins de l'Est ou de l'Ouest des jours meilleurs ou une occasion plus favorable. Et ce serait donner, s'il n'en était ainsi, tous les avantages aux civilisés, lesquels ont déjà, avec l'ordre et la discipline, toutes les ressources imaginables, et un armement d'une admirable précision. Pour équilibrer entre tous les animaux les garanties de conservation, le Créateur a donné à chacun d'eux des moyens de se défendre, ou d'échapper à des ennemis mieux partagés sous le rapport de leurs instruments ou appareils de destruction.

Il fallait donc que Sid Mohammed-ould-Hamza en prît son parti ; il ne devait pas compter recommencer avec le général Jusuf sa ruse du 26 avril dernier, laquelle nous avait coûté, nous le répétons, 17 tués et 35 blessés de notre cavalerie régulière. Le vaillant général avait trop souvent conduit des escadrons à la charge, des escadrons de la meilleure cavalerie du monde, — nous voulons parler des anciens Chasseurs d'Afrique, — pour avoir appris combien il est difficile de limiter une charge ; il savait que le tempérament de nos cavaliers était absolument réfractaire à tout mouvement de retraite, et que leur fougue chevaleresque, multipliée par l'enivrement que donnent l'allure vertigineuse des combattants, l'amour de la gloire, le mépris de l'ennemi, les bruits du combat et l'odeur de la poudre, ces puissants stimulants, leur fait perdre toute prudence et négliger toute précaution ; car la cavalerie française n'entend rien aux ruses des Numides : l'ennemi est devant elle ; elle marche droit sur lui sans se préoccuper des embuscades qu'il a pu lui tendre, pas plus que de la forme du terrain sur lequel l'entraîne son adversaire. Le général



sait aussi que, dans ce cas, chefs et soldats sont toujours du même avis et d'accord sur la question, et que le plus ardent désir d'un capitaine-commandant est de donner le premier coup de sabre de son escadron. Que de fois n'avons-nous pas entendu ces bouillants officiers s'écrier, avant la charge, devant le front de leur troupe : « Celui qui me fera l'injure de me dépasser, je lui coupe la figure en zigzag ! » Et c'est précisément parce que la plupart de ces vaillants cavaliers avaient laissé leurs os sur les champs de bataille de Crimée, d'Italie et du Mexique, que les escadrons de cette belle troupe ne se composaient plus guère que de jeunes gens qui avaient bien tout le feu sacré, toutes les traditions, toute la bravoure de leurs aînés, mais pas encore cette assiette qui est la confiance et la force de l'homme de cheval. Le général savait tout cela, et ce sont là les raisons pour lesquelles il ne voulait pas les lancer inconsidérément sur ces magnifiques et rapides cavaliers des Nomades, montés sur leurs merveilleuses filles du vent, et aussi à leur aise sur le dos de leurs montures qu'ils le sont en terre ferme. Et il fallait bien croire que la colonne Jusuf, avec son calme, indice de la force, avec l'ordre sévère qu'elle mettait dans tous ses mouvements, en imposait quelque peu au marabout et à ceux qui suivaient sa fortune, puisque, contrairement à ce qui s'était passé dans la province d'Oran pendant l'expédition du printemps, le chef de l'insurrection n'avait point encore osé l'attaquer sérieusement, bien qu'il disposât, à ce moment, de nombreux contingents, c'est-à-dire de toute la cavalerie des Hauts-Plateaux et du Sahra — moins les Oulad-Nail — de la province d'Alger et de celle d'Oran.

Dans l'armée française, et nos ennemis en ont toujours largement profité, il n'est rien de plus difficile à pratiquer pour un chef que cette vertu militaire qu'on appelle une sage prudence. Et c'est d'autant plus fâcheux, qu'autour de nous la chevalerie est morte ; depuis longtemps déjà, la science l'a tuée.

Puisque nous en sommes sur cette question de la guerre sourde et déloyale qui fut faite, à cette époque, à l'ancien commandant de la Division d'Alger, disons-en notre sentiment tout entier.

Quelques-uns prétendaient — car chacun expliquait à sa ma-

nière ce qu'on appelait son inaction en présence des provocations des rebelles — que le général Jusuf ménageait les Arabes, et qu'il n'y avait là rien de bien étonnant puisque son origine était commune avec la leur. Nous pouvons répondre à cette imputation — car nous ne voulons point laisser prendre à la calomnie la force et la tenacité de la légende — qu'aucun officier français, même parmi ceux qu'on cite pour leur extrême sévérité, ne se montra moins indulgent que lui à l'égard de ses prétendus compatriotes ou coreligionnaires, quand il jugeait qu'il y avait lieu de frapper et de faire un exemple. Nous ajouterons qu'au cours de la campagne du printemps, le général avait fait preuve d'une rigueur excessive envers eux, particulièrement lors du pillage, par les goums et les convoyeurs de sa colonne, du ksar de Tadjrouna, où il avait fait passer par les armes les principaux meneurs de cette expédition contre des céréales qui étaient destinées à pourvoir aux besoins de ses troupes. Nous avons, d'ailleurs, parlé de cette affaire dans la première partie de cet ouvrage. Il est vrai, ainsi que nous l'avons dit déjà à ce propos, que, dans les conditions où nous nous trouvions alors vis-à-vis des indigènes, qui, à plusieurs reprises, avaient manifesté des velléités non équivoques d'indiscipline et de mauvais vouloir, toute faiblesse de la part du général eût entraîné infailliblement la défection et la trahison de ces auxiliaires dont la fidélité manquait de solidité, et dont l'attitude était devenue absolument intolérable.

La terrible leçon qu'il infligea, pendant ces mêmes opérations du printemps, à la mauvaise population du Ksar-Ben-Hammad, qui avait incendié et détruit la *dechera* (village) de Chellala, et fait main basse sur les troupeaux de ses habitants, venait prouver une fois de plus que le général n'était pas toujours tendre pour ceux qu'on l'accusait de ménager.

Malheureusement — et nous regrettons de le dire — toutes ces insinuations, ces calomnies avaient pris leur source, pendant la campagne du printemps, dans l'entourage du général, parmi ceux dont le devoir militaire eût été, au contraire, de le défendre envers et contre tous; car ils avaient sa pensée et connaissaient ses principes relativement à la conduite des opérations militaires

dans le Sahra ; ils auraient dû, dès lors, s'attacher à éclairer les ignorants et ceux qui manquaient d'expérience dans les choses algériennes ; il n'y avait rien à faire pour les malveillants de parti pris. Au lieu de cela, on faisait au général une guerre sourde, acharnée depuis le commencement des opérations du printemps ; on prenait à tâche de contrecarrer ses projets ; on ridiculisait ses décisions, et cela derrière lui, mais devant les troupes ; on lui jetait, à tout bout de champ, le règlement dans les jambes ; tout ce qu'il ordonnait était antiréglementaire, prétendait-on, ou bien. « cela ne se faisait pas ainsi... Il n'avait pas le droit de faire cela.... » Invoquer à tout instant le règlement en campagne, et surtout dans un pays où rien n'est prévu, où tout se fait au jour le jour et, pour ainsi dire, d'occasion, c'était de la haute bouffonnerie. Ils savaient bien, ces puritains de l'administration, que les règles sont faites pour le temps de paix, quand rien ne vient troubler leur exécution ; mais qu'une fois en présence de l'ennemi, la règle est remplacée par les expédients ; on fait comme on peut. On arrangera cela en rentrant, après la guerre ; *on fera cadrer*. C'est l'affaire des commissions de liquidation qu'on organise après chaque campagne. A ce moment seulement, on peut invoquer la règle ; elle a sa valeur ; car elle permet de débrouiller le chaos qui s'est produit pendant la période anormale qui maintenait toutes grandes ouvertes les portes du temple de Janus. Ces bâtons dans les roues, ces objections continuelles de la part de ces hypocrites de la règle avaient fini par agacer, irriter le général au dernier des points, et, ma foi, il était arrivé à bout de patience et de longanimité. En définitive, ces calomnies ont fait leur chemin, et elles ont eu, pour l'infortuné général, les conséquences les plus funestes ; car elles l'ont tué.

Mais revenons à la colonne Jusuf, que nous avons laissée à Laghouath.

La question des vivres était toujours la préoccupation du général ; c'était elle particulièrement qui le retenait dans une zone relativement restreinte, et qui l'empêchait de donner plus de

rayon à ses opérations, surtout avec des forces aussi numériquement importantes que l'étaient les siennes, forces qu'il ne pouvait ni réduire, ni diviser tant que le gros de celles du marabout stationnerait dans le pays. Il lui était également impossible de séjourner sous Laghouath, dans l'ignorance du moment où il serait en mesure de pouvoir faire ravitailler ce poste avancé ; il ne voulait pas non plus risquer de l'affamer en vivant sur ses approvisionnements.

Le général Jusuf décide donc qu'il se portera sur Djelfa, au centre du pays des Oulad-Naïl, pour y attendre le convoi qu'escorte la colonne Archinard, et que le général doit faire arriver sur ce point. Cette résolution présente l'avantage de maintenir ces tribus dans le devoir, ou tout au moins de retarder leur défection ; elle rapproche la colonne Jusuf du convoi attendu et, par suite, permet au général de se conformer sans délai à l'ordre du Gouverneur, qui lui prescrit de se porter dans la province de Constantine, pour combiner une opération sur la limite orientale de sa division avec le commandant de la colonne de Bou-Sâada.

La colonne Jusuf quittait donc Laghouath le 29 septembre, et arrivait à Djelfa le 8 octobre.

La colonne Liébert, qui opérait avec celle du général Jusuf, se séparait de celle-ci, le 1^{er} octobre, à Sidi-Makhlouf, et se dirigeait sur Dar-Djelloul pour en ramener à Djelfa les approvisionnements et faire l'évacuation de ce dépôt, devenu sans utilité pour la suite des opérations.

Pendant son trajet entre les points de Laghouath et de Djelfa, la colonne Jusuf avait été suivie à distance par les *chouaf* des rebelles, lesquels apparaissaient de temps à autre sur les flancs de la colonne. Cette démonstration indiquait clairement que — ce à quoi il fallait s'attendre — les insurgés remontaient aussi vers le Nord.

La colonne Archinard, escortant un formidable convoi de 1,200 bêtes de somme et de 83 prolonges ou voitures de roulage (1),

(1) Il y aurait de l'ingratitude à passer sous silence le rare dévouement, la constance, la tenacité, l'énergie et la merveilleuse habileté dont fit preuve, dans cette conduite des convois à travers le Sahara,

quittait Bokhari le 25 septembre et prenait la direction du biscuit-ville de Dar-Djelloul, où elle arrivait le 29. Après avoir laissé un détachement du 1^{er} de Zouaves à la garde de ce poste, la colonne continuait, le 1^{er} octobre, son mouvement sur Djelfa, où elle était rendue le 4 du même mois, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée de la colonne Jusuf sur ce point.

Bien que l'affaire dont nous allons parler paraisse sans relation directe avec la rébellion des Oulad-Hamza, nous voulons cependant en dire quelques mots.

Dans le courant du mois de mars dernier, c'est-à-dire peu de temps avant la levée de boucliers de Sid Sliman-ould-Hamza, une bande de 5 ou 600 Kabils appartenant aux tribus du Zouar'a, des Arrès, des Oulad-Askeur et des Beni-Ftah, de la province de Constantine, s'était ruée subitement et sans motif apparent sur le bordj Zer'aïa, résidence du kaïd du Zouar'a. Cette bande était conduite par le nommé Moulai-Mohammed, mokaddem des khouan de Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman. Le bordj est pillé pendant l'absence du kaïd, et les assaillants se retirent sans faire autrement acte d'hostilité. La raison de cette retraite était

l'intrépide Juan Mas, de la ferme-auberge de Mesran, établissement situé à un kilomètre au nord du *banc de sable* qui traverse la route de Laghouath. Connaissant son Sud, où il est établi depuis longues années, sur le bout du doigt, Juan Mas, ce valeureux pionnier, nous rendit les plus grands services pendant la partie de la campagne comprenant les mois d'août, septembre, octobre et novembre ; il dirigea les convois de voitures entre Boghar et Djelfa, c'est-à-dire à travers des terrains impossibles, avec une entente parfaite de ce genre d'opérations, et tous, grâce à la bonne direction qu'il sut leur donner, arrivèrent, non sans peine, mais tout au moins sans encombre à destination.

Le colonel Archinard, chargé, à plusieurs reprises, de l'escorte de ces convois, faisait le plus grand cas de ce brave et vigoureux Espagnol, lequel n'avait pas hésité à défendre seul, perdu au milieu du désert, sa maison de Mesran, attaquée, le 14 août, par les coupeurs de routes des tribus défectionnaires, et n'avait pas craint, après les avoir repoussés, de se mettre à leur poursuite sans autre arme qu'un sabre de cavalerie. Juan Mas fut blessé à la jambe dans cette affaire qui, en même temps qu'elle donne une idée de son indomptable valeur, lui fait encore le plus grand honneur.

que les grands personnages qui devaient prendre la direction du mouvement ne s'étaient point montrés.

A la suite de cette tentative avortée, les meneurs furent cependant arrêtés. C'étaient Sid Bou-Lekhas-ben-Azz-ed-Din, kaïd des Mouïa, Sid El-Hadj-Ben-Azz-ed-Din, kaïd des Beni-Ider, et le chikh El-Hadj-Bou-Akkaz, lequel se préparait à quitter Constantine, où il était interné, pour aller soulever son chikhat. Bou-Akkaz fut dirigé sur Pau, et les Beni-Azz-ed-Din sur Corte (Corse) avec trente-cinq des leurs.

Les choses en étaient là quand, le 25 septembre, le général Périgot, qui commandait la province de Constantine, se porta avec une colonne dans le Zouar'a et le Ferdjioua pour y régler les affaires, et y procéder à une réorganisation rendue nécessaire par suite de l'internement en France du chikh Bou-Akkaz. Or, dans la nuit du 25 au 26 septembre, quelques partisans du régime déchu ou renversé vinrent tirer sur le camp. Le lendemain, 26, au départ de la colonne, des contingents kabils attaquèrent son flanc droit et l'avant-garde, comme protestation, sans doute, du nouvel état de choses. Le général Périgot arrêta sa colonne, et la fit camper à Merigoun, sur les bords de l'ouad El-Kebir du Babour. Quatre bataillons sont lancés sur les Arbâoun, fraction chez laquelle avaient eu lieu les démonstrations hostiles. Cette fraction paya son agression de la perte de quinze des siens. Cette affaire mit fin à l'agitation dans cette partie de la province de Constantine.

Depuis la défection des tribus du cercle de Boghar, la fidélité de celles du sud de la subdivision d'Aumale et du cercle de Bou-Sâada était fortement ébranlée. Dans les derniers jours de septembre, ces tribus firent décidément défection, entraînant dans la révolte une grande partie des Oulad-Nail de l'Est. La province de Constantine était dès lors entamée, et il était à craindre, si l'on ne prenait de promptes et énergiques mesures, que, par l'effet de la contagion, le mal ne s'étendit et ne se communiquât à tout le sud de la province de l'Est. Mais, en prévision de la défection des populations de cette région, une colonne, dont le commandement était donné au colonel Lepoittevin de la Croix, du 3^e de Tirailleurs algériens, avait été organisée à Bou-Sâada.

Pris en flagrant délit d'émigration, ces rebelles furent battus, le 30 septembre, à Tniyet-er-Rih, par la colonne du premier de ces postes. Le colonel De la Croix se mit à leur poursuite, et leur fit essuyer de nouveau, sur l'ouad Dermel, un échec des plus sérieux. Le commandant de la colonne évaluait leurs pertes à 150 tués et 200 blessés ; 44 cadavres avaient été abandonnés sur le terrain. Le drapeau du chef de l'insurrection fut enlevé par les Spahis du 3^e régiment. Quant à la colonne, elle comptait 13 tués et 16 blessés.

A la suite de ce combat, la marche de l'insurrection était sérieusement enrayée dans la province de Constantine. Les populations battues s'étaient réfugiées partie dans le Djebel Es-Sahri, partie dans les montagnes qui sont au sud du Zar'ez oriental, d'où la colonne de Bou-Sáada, comme nous le verrons plus tard, ne tardera pas de les débusquer.

Mais il est temps que nous nous portions dans la province d'Oran, où nous allons voir se dérouler de nouveau les sombres péripéties d'un drame bien plus terrible encore que celui de l'anéantissement de la poignée d'hommes de Beauprêtre, ce héros des Kabilies, drame d'autant plus pénible à raconter qu'on ne retrouve là aucune des conditions qui rendent excusable le commandant de la colonne d'Aouïnet-Bou-Bekr, lequel, d'ailleurs, a payé de sa vie son excès de confiance dans les forces indigènes qui marchaient avec lui, et son défaut de connaissance du pays où il opérait et des populations qu'il pouvait avoir à combattre.

Colonel C. TRUMELET.

(A suivre.)

